A. VANESTE
59, Rue Nationale, LILLE
CONSTRUCTEUR
ARGENT 1er TITRE
MONTRES FINES
DE
Paul Philippot Cte de Genève
ET DES
Marques Françaises

Journal de Roubaix

A. VANESTE
59, rue Nationale, LILLE
Choix le plus complet
de
BAGUES DE FIANÇAILLES
JOYAUX
pour
CADEAUX DE MARIAGE

Cinquante-septième année. — N° 308.

ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue, à Roubaix

DIMANCHE 3 NOVEMBRE 1912.

ABONNEMENTS & ANNONCES
A ROUBAIX ..... Aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 71.
A TOURCOING ..... Aux bureaux du Journal, rue Carnot, 33.
A MOUSCRON ..... Chez M. Henri Lorenge, rue de la Station.
A TOURNAI ..... Chez M. Verdière, rue Saint-Jacques, 7.
A PARIS ..... Dans les agences en publicité.
En vente à Paris dans les Bibliothèques des Gares et principaux Kiosques

LE NUMÉRO 5 Centimes

ÉDITION DU MATIN
TOUS LES JOURS SIX ou HUIT pages
BUREAUX & RÉDACTION
ROUBAIX, 71, Grande-Rue, Téléph. 554 et 1070
TOURCOING, 33, rue Carnot, Téléphone 1240
TOUS LES JOURS SIX ou HUIT pages

LE NUMÉRO 5 Centimes

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes ..... Trois mois .. 5 francs; Six mois .... 9 —; Un an ..... 18 —
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
AGENCE PARTICULIÈRE A PARIS, 26, RUE FEYDEAU

LES TURCS TENTENT UN SUPRÊME EFFORT

Une jeune fille tuée par un vieillard, à Roubaix

CHRONIQUE

Bonheur imprévu

La fenêtre ouverte aux rayons déjà chauds de mai et aux parfums qui montaient des jardins voisins, Ludovic Brinay, principal clerc de notaire, dont les tempes commençaient à s'argenter, lisait tranquillement, en cette après-midi dominicale, renversé dans son fauteuil, la cigarette aux lèvres. De temps à autre, il relevait les yeux pour suivre dans le ciel bleu le glissement lent d'un nuage. Un coup discret à la porte le fit se redresser.

— Entrez, cria-t-il d'une voix claironnante.

Il se retourna et se leva vivement à la vue de celle qui s'avançait, qu'il se souvint tout de suite d'avoir rencontrée quelquefois en se rendant à l'étude. Bien que sa taille fût restée fine et souple, elle n'était plus de la première jeunesse. Si pas un fil blanc n'apparaissait en son abondante chevelure noire, quelques rides, presque imperceptibles, au coin des paupières, et surtout le pli nettement accusé du menton, indice certain de la maturité, révélaient bien les trente-cinq ans de cette personne élégante, quoique d'une mise simple, que l'on citait autrefois comme une des plus jolies filles de Saint-Romain. Arrivé depuis deux ou trois années seulement, le principal clerc ne pouvait se rappeler sa grâce juvénile, si son charme présent ne le laissait point insensible. Il inclina devant elle sa haute taille.

— Mademoiselle!

— Monsieur!

Puis, ils se regardèrent : lui, la première surprise passée, avec un vague plaisir, car il n'était pas encore à l'âge où une telle visite vous laisse indifférent; elle, avec un léger frisson des lèvres, un tremblotement nerveux de la main gantée retenant le petit sac qui balançait sur sa robe claire. En vain faisait-elle appel à toute sa volonté, elle ne pouvait dissimuler son trouble devant ce solide gaillard qui donnait une impression de jeunesse persistante.

Il s'excusa, en avançant un siège, du désordre de son appartement, de sa tenue négligée, de l'odeur du tabac qui avait eu le temps de se dissiper. Elle le remercia d'un sourire.

— Vous m'assurez, M. Brinay, que je ne vous dérange pas.

— Pas du tout, mademoiselle.

Pour la seconde fois, il avait employé ce mot : mademoiselle, un peu au hasard. Elle ne protesta pas. Il sourit à son tour d'un air aimable, flatté — sans trop savoir pourquoi — qu'elle eût elle-même prononcé son nom.

— En vérité, M. Brinay, dit-elle, je suis, je vous l'avoue, un peu interloquée. Je suis venue pour vous poser une question, une simple question, et je m'aperçois, depuis que je suis en votre présence, que c'est beaucoup plus difficile que je ne supposais. Il faut pourtant que je me décide. Bien entendu, vous êtes libre de n'y pas répondre.

— Quelle qu'elle soit, je vous promets, au contraire, d'y répondre en toute franchise.

— Si je n'avais eu cette certitude, aurais-je fait cette visite... que vous devez juger assez insolite, pour ne rien dire de plus. Je vais tout vous expliquer. Une personne de mes amies, qui n'est plus très jeune, et dont je vous demande la permission de taire le nom, s'est intéressée à vous. Elle m'a avoué son secret et je n'ai pas eu le courage de la blâmer, car on ne discute pas avec les inclinations du cœur, d'autant plus que, sans vous flatter, je vous crois très capable de tourner une tête un peu folle... et même d'inspirer un sentiment plus sérieux. Ne protestez pas. Je vous parle sans aucune arrière-pensée.

Par le peu qu'elle connaissait de vous, par ce qu'elle a voulu savoir ensuite et qu'on réussit toujours à apprendre avec un peu de diplomatie, mon amie, à tort peut-être, s'est convaincue — décidément, c'est beaucoup plus difficile à exprimer que je ne me l'imaginais — que vous aviez, l'un et l'autre, tout ce qu'il fallait pour vous comprendre, vous estimer, et, qui sait, pour vous aimer. Oh! alors, je n'ai plus hésité à la semoncer vertement, elle, que je me plaisais à considérer comme une personne sérieuse, incapable d'emballement, de laisser ainsi son imagination galoper à l'aventure sans s'être inquiétée seulement de savoir auparavant si vous étiez d'humeur à répondre à ses avances au cas où elle pousserait l'inconséquence jusqu'à vous faire part, par quelque moyen romanesque, de ses sentiments. Tu ignores, ai-je ajouté, si M. Brinay n'a pas quelque attachement discret qui le lie et qui, par conséquent, rend vains tous tes espoirs.

Non... J'en suis enchantée... pour mon amie. Je la voyais si triste, si désolée à la pensée que le rêve charmant éclos dans son cœur, le dernier sans doute qu'il lui soit permis sans ridicule de caresser, n'avait pas la moindre chance de réalisation, par suite de l'absence de relations communes, que je n'y ai plus tenu. Allons, follette, calme-toi lui ai-je dit, je prends mon courage à deux mains et, au risque de me compromettre, je vais demander à M. Brinay s'il ne serait pas, par hasard, décidé, suivant la formule consacrée, à faire une fin.

Le principal clerc avait pris soudain une mine grave.

— Je suis vraiment ému, mademoiselle, de ce que vous venez de me dire. J'étais si loin de supposer...

— Qu'à votre âge, à votre grand âge, — vous n'avez cependant pas encore celui de Mathusalem — vous pouviez inspirer un amour exalté. Ne vous montez pas la tête. Il ne s'agit pas d'une passion brûlante et désordonnée, mais d'une inclination douce et raisonnée. Je manque de compétence. Il me semble pourtant, en y réfléchissant, que les affections les plus sûres sont celles qui se fondent sur une estime réciproque, sur une perception exacte des conditions réelles de la vie, et non sur l'illusion et la chimère. Voilà que je me mets à disserter. Excusez-moi et revenons à mon amie.

Depuis que je suis ici, et bien que je fasse à peu près tous les frais de la conversation, je reconnais qu'elle n'a pas été trop mal avisée en m'autorisant à faire auprès de vous cette démarche. Il faut que vous sachiez que ses goûts, comme les vôtres, sont modestes...

— Pardon, mademoiselle, interrompit Ludovic Brinay, avec une pointe de malice, votre amie ne se doute pas que j'ai un très mauvais caractère.

— Elle ne le croira pas, répondit son interlocutrice en souriant. Je ne vous ai pas caché que l'on avait fait, très discrètement, une petite enquête sur vos habitudes, votre genre de vie...

— Et sur mon passé?

— On ne s'est pas cru autorisé à aller jusque-là.

— Enfin, l'enquête m'a été favorable?

— Entièrement. Pour venir vous entretenir à domicile de choses aussi délicates, ne fallait-il pas que l'on eût pour vous... que j'eusse moi-même la plus grande estime?

Elle s'était levée, comme si elle éprouvait une gêne soudaine. Les rayons obliques du soleil à son déclin mettaient en valeur la délicatesse de ses traits arrondis. Au coin des yeux les petites rides avaient disparu. Comme par enchantement, elle semblait avoir recouvré toutes les grâces de la jeunesse.

Il la contemplait, ébloui. Elle était maintenant un peu pâle.

Il dit en s'efforçant d'adoucir les inflexions de sa voix : — L'insouciante messagère qui se dispose à partir avant d'être fixée sur les résultats de sa mission! C'est pourtant très important. N'est-ce pas votre avis, mademoiselle?...

— Charlotte Moras. Pardonnez-moi, j'aurais dû vous faire connaître mon nom dès mon arrivée.

— Eh bien, mademoiselle Charlotte, dites de ma part à votre amie... que je vous aime. Quand vous n'êtes apparue, j'ai eu l'intuition d'un événement heureux, une joie subite m'a envahi, et cette impression s'est accentuée à mesure que vos paroles, dans lesquelles je démêlais par instants une nuance d'ironie fine et aimable, éveillaient en mon cœur un écho endormi. Puis, brusquement, dans une sorte d'illumination, j'ai tout compris... Vous pleurez?...

Il lui prit la main, l'attirant doucement, tendrement, vers lui. Et pour cacher sa rougeur, elle n'eut que la ressource d'appuyer son front sur l'épaule de celui qu'elle aimait. Ils restèrent ainsi un long moment, incapables de prononcer un mot.

— C'est à vous, Charlotte, dit-il enfin, que je devrai mon bonheur. Pourrai-je l'oublier?

Lorsque Ludovic Brinay demanda, quelques semaines plus tard, la main de mademoiselle Charlotte Moras, nul ne songea à s'étonner.

Eugène DREVETON.

LES QUOTIDIENNES

Croissant et Triangle

La Jeune Turquie n'a pas porté bonheur à son pays. Loin de le régénérer, comme s'étaient plu à le proclamer les naïfs admirateurs des révolutionnaires orientaux, elle lui a fait descendre en moins de deux ans les derniers degrés de la décadence.

Le gouvernement d'Abdul-Hamid n'était certes pas un gouvernement idéal. Le règne de l'Homme Malade n'avait été ni grand, ni glorieux. Il marque nettement un recul. Les pages de son histoire sont trop souvent tachées de sang.

Mais, malgré ses faiblesses, malgré ses fautes et l'insuffisance évidente d'une action politique imprévoyante, l'ex-sultan était un chef. Il commandait et on lui obéissait. Son successeur est un instrument entre les mains de quelques ambitieux incapables. A la vérité, c'est le Comité « Union et Progrès », celui qui a fait la révolution, qui gouverne sans contrôle, despotiquement, le peuple turc. Derrière ce Comité ou plutôt dans ce Comité, c'est la franc-maçonnerie qui dirige les affaires de l'Empire ottoman. Et la franc-maçonnerie s'y entend, nous en savons quelque chose en France, pour détruire, désorganiser, anéantir.

Après avoir infesté les cercles politiques, les administrations, de ses créatures à tout faire, la grande puissance occulte, procédant à Constantinople comme dans les pays où elle exerce sa souveraineté, s'est attaquée à l'armée.

Autrefois la Turquie avait une armée forte, suffisamment disciplinée et qu'un fanatisme, à défaut de science, rendait redoutable à n'importe quel adversaire.

Pour savoir ce que le Comité « Union et Progrès » a fait de cette force sur laquelle reposait le salut de l'empire, il faut lire les récits des correspondants de guerre. Tous constatent la supériorité d'organisation, de tactique, de matériel et d'instruction des troupes alliées, mais surtout l'insuffisance du commandement, l'ignorance, la panique, l'anarchie dans le camp musulman.

Un journaliste parisien, actuellement à Constantinople, écrivait il y a quelques jours que les officiers turcs n'avaient plus la foi dans la valeur de l'armée dont les grands chefs sont à la fois pontifes des Loges et dirigeants des clubs politiques révolutionnaires.

On a dit que la guerre des Balkans était un épisode de la lutte séculaire entre la Croix et le Croissant. C'est exact. Mais, aujourd'hui, derrière le Croissant, il y a le Triangle maçonnique. Et il ne semble pas que les Turcs doivent se féliciter beaucoup d'avoir ajouté cette quincaillerie à la hampe de leur drapeau.

Maurice Aubert.

LA CONQUÊTE DE L'AIR

UN HYDROAEROPLANE EN PLEIN PARIS

Paris, 2 novembre. — L'hydroaéroplane monté par l'aviateur Chemet, qui avait évolué hier après-midi, de 3 heures à 5 heures, au-dessus de Paris, a passé la nuit en Seine près du pont Alexandre, et a repris son vol ce matin, à 10 heures 15, dans la direction de Juvisy. Une foule considérable, massée sur les quais et sur les berges, assistait à son départ.

LA COUPE GORDON-BENNETT DES SPHERIQUES

M. BLANCHET
aviateur français qui pilotait le « Béarn »

LE TIR EN AEROPLANE

Londres, 2 novembre. — Des expériences de tir en aéroplane ont eu lieu, hier, à Aldelrchot. Une mitrailleuse était montée sur un biplan et trois cibles spéciales avaient été aménagées sur le sol.

Le tir fut dirigé du biplan d'une hauteur de 700 mètres, par les aviateurs MM. Geoffrey de Haviand et Wilson. Les expériences ont parfaitement réussi.

AU-DESSUS DES CHAMPS-ELYSÉES

Issy-les-Moulineaux, 2 novembre. — L'aviateur Guillaux, pilotant son monoplan métallique, est parti d'Issy-les-Moulineaux pour aller évoluer au-dessus du Grand-Palais, où il a exécuté une série de virages audacieux, à 400 mètres de hauteur, lançant des bouquets de violettes au-dessus de l'avenue des Champs-Elysées et des environs du Grand-Palais.

Guillaux est revenu atterrir à Issy.

UN BALLON PERDU EN MER?

On signale de Berlin que l'on est depuis cinq jours sans nouvelles du ballon « Dusseldorf », piloté par l'aéronaute américain Watts. Ce ballon est parti de Stuttgart dimanche dernier, en même temps que les concurrents de la Coupe Gordon-Bennett.

A PARIS...

A la Sorbonne, les cours publics et gratuits vont recommencer. A la séance d'ouverture qui aura lieu jeudi prochain, M. Alfred croiset, dans l'amphithéâtre Descartes, retracera l'œuvre et l'action de la Faculté au cours de la dernière année scolaire. A partir de cette date les professeurs reprendront, les uns après les autres, les travaux en commun.

Il est étrange d'avoir à constater que ce sont les femmes et les jeunes filles qui forment aujourd'hui la grande majorité des auditoires de la Sorbonne. En quinze ans, l'évolution aura été saisissante. A tous les examens et dans le domaine scientifique autant que dans le domaine littéraire, les candidates se présentent en grand nombre et se classent dans les premiers rangs. Il y a entre elles une émulation incessante. Ce sont des néophytes dont l'ardeur et la conviction sont merveilleuses.

Entrez un jour au cours public du nouvel académicien M. Emile Boutroux. L'auditoire déborde jusque dans les couloirs. Il y a des auditeurs jusque sur les marches de la chaire professorale. On se presse. On s'étouffe à demi. Dans le grand silence attentif on n'entend qu'une petite voix faible, hésitante, qui se corrige et se reprend à tout membre de phrase. Le vocabulaire philosophique donne à ces paroles presque chuchotées, quelque chose de confidentiel et de sibyllin. Les idées qui s'enchaînent et se renforcent les unes les autres, tendent d'un mouvement continu vers les plus hautes spéculations philosophiques. A certains moments le professeur a les yeux fermés et semble suivre sa pensée intérieure plus encore qu'il ne s'attache au sens relativement restreint des mots dont il est obligé de se servir.

Or, dans l'auditoire, sauf sur deux ou trois bancs que les jeunes hommes se sont fait attribuer exclusivement à la suite de réclamations violentes, on ne voit que des dames et des jeunes filles!

Au cours de M. Bergson, théoricien des forces inconscientes qu'on appelle aujourd'hui « intuition », l'auditoire féminin est aussi nombreux et encore plus ardent. Dans les autres amphithéâtres où le sujet du cours est plus attrayant et plus accessible à tous, qu'il s'agisse d'histoire, de littérature française, d'archéologie grecque ou de littérature moderne, l'entraînement n'est pas moins grand.

Paris n'est pas seulement une ville de plaisir, c'est aussi une ville de travail et la curiosité d'esprit y est insatiable. Il est bon d'entrer quelquefois à la Sorbonne. Les portes en sont toutes grandes ouvertes. L'atmosphère qu'on y respire est saine et réconfortante.

PERDICAN.

Chronique Féminine

LES MÉDAILLÉS DU TRAVAIL

Les journaux publient périodiquement le nom des braves ouvriers qui ont consacré, au service d'une maison, trente années d'une vie de labeur et de dévouement. A ces travailleurs modestes, qui mettent au service d'une entreprise une collaboration soutenue, et d'autant plus méritoire qu'elle est plus effacée, s'en vont toutes nos sympathies.

On dit communément qu'avec les temps nouveaux sont venues des mœurs nouvelles qui rendent plus rares de tels exemples; on dit que les bons ouvriers sont rares, et les bons patrons plus rares encore. C'est une erreur. De tout temps il y eut de bons ouvriers comme il y eut de bons chefs de maison, et l'espèce n'en est point tarie.

Les vertus, heureusement, se perpétuent comme les défauts; il suffit de consulter, chaque année, la liste des médaillés du travail pour être édifié.

Sait-on ce que représente de discipline, de courage, de renoncement, de respect de l'autorité, de dévouement, d'attachement à une maison, trente années de collaboration assidue?

Le bon ouvrier est modeste, souvent silencieux; il accomplit sa tâche naturellement, comme il respire, et ouvre des yeux étonnés quand on vante son dévouement et son mérite. Pour lui il n'y a qu'une maison, celle à laquelle il a appartenu toute sa vie, et il ne comprend pas qu'on le félicite de continuer à servir un chef qu'il aurait grand mérite à quitter, tant il lui est attaché.

Le compte des années c'est rarement lui qui le fait; tous les jours, heure par heure, il a apporté avec son travail, ses misères cachées, parfois aussi ses modestes joies; elles se sont identifiées au labeur qui a fait de lui l'ouvrier ponctuel, le travailleur honnête, courageux, qui a voulu fonder un foyer et nourrir une famille.

Toute sa vie est là, avec ses rêves de jeunesse, ses espoirs déçus, les deuils de son âme, et la chaîne de ses jours. Toujours le travail a fortifié son vouloir et sauvé son cœur contre les défaillances; il a sacrifié ses goûts pour s'identifier à sa tâche et mieux servir l'autorité. Parfois il a pu souffrir d'un commandement qui lui paraissait excessif, d'une parole plus brève, d'un regard plus sévère, mais il a compris que tout chef a ses tourments et que les responsabilités du pouvoir sont parfois lourdes à porter.

Il s'est réjoui de voir grandir la maison qui était devenue sienne; il l'a aimée dans les jours d'épreuves plus encore que dans les jours prospères. Il a compris toujours que l'économie concourt au maintien et à l'augmentation des salaires, que travailler avec conscience, c'est maintenir, affermir la maison qui l'occupe, c'est lui permettre de lutter contre la concurrence.

Il s'est considéré comme le rouage utile au mécanisme d'une affaire, et rien n'a pu ralentir son zèle.

Nous saluons ces braves, dont le dévouement silencieux constitue l'orgueil des chefs et le plus bel héritage du passé.

A côté de l'obscur devoir accepté, toujours accompli, par l'ouvrier fidèle, il ne faut pas l'oublier, il y a l'influence bienfaisante d'une sage autorité exercée dans la consciencieuse direction d'un chef éclairé, accessible à l'indulgence. Toute vertu demande à être encouragée : l'ouvrier qui aime son atelier y trouve une sécurité, une autorité incontestée qui lui permet d'appuyer sa confiance, en motivant ses légitimes espoirs.

Le patron qui l'a vu à l'œuvre pendant trente ans, a plus d'une fois relevé son courage par l'exemple d'une énergie solide; devant certains défauts dont il a pu souffrir, le chef a fait le compte des vertus du serviteur, et il a fermé les yeux.

Quand les charges ont grandi, quand la maladie est venue, quand la mort a passé, l'ouvrier a senti qu'il n'était pas seul, qu'un ami le soutiendrait, l'aiderait; quand il a vieilli, quelqu'un a regardé sa vieillesse comme un titre glorieux pour sa maison.

De ces concessions réciproques, nées dans la mutuelle estime d'une collaboration intelligente, un contrat moral s'est formé où chacun a trouvé les liens puissants qui unissent les cœurs plus encore que les intérêts. Et voilà pourquoi il faut saluer les patrons qui ont su apprécier, retenir, garder, encourager de tels hommes.

L'honneur d'une maison repose autant sur la conscience et la bonté des chefs que sur le dévouement des travailleurs.

PERVENCHE.

CHOSES & AUTRES

— Les Turcs se vengent de leurs défaites d'une façon assez originale.

— Quelle façon?

— Ils laissent aux Bulgares tous leurs canons Krupp.

***

En visite :

— Enfin, vous voilà revenu de la campagne! Vous allez reprendre vos réceptions, vos dîners. Votre premier bal, quand?

— Je vous en prie, ne parlons par des Balkans...

La politesse est une espèce de passeport, dont la vertu elle-même ne peut se passer.

Mme DE STAEL.

LA GUERRE BALKANIQUE

LA GRANDE BATAILLE CONTINUE ENTRE TURCS ET BULGARES

Les Turcs tentent un suprême effort

Sept charges consécutives. - 12.000 blessés soignés à Constantinople
Les craintes de troubles. - Le succès des armées serbe et grecque

L'ATTITUDE DES GRANDES PUISSANCES

LA SITUATION

Paris, 2 novembre.

Les renseignements que l'on reçoit du théâtre des hostilités confirment l'étendue du désastre turc. Les milieux ottomans font encore, il est vrai, allusion à des revanches prochaines, à des victoires probables, à des retours offensifs. Les agonisants ont parfois des illusions : il faut les respecter. Mais la réalité brutale se résume dans le fait que les Bulgares poursuivent leur marche foudroyante, qu'ils ont gagné le littoral de la mer de Marmara par où ils atteindront la Corne-d'Or et qu'enfin cette fameuse barrière de Chatalja, qui défend l'approche de Constantinople, est beaucoup moins redoutable qu'on ne le supposait jusqu'ici : elle se compose, paraît-il, d'ouvrages insuffisamment fortifiés et défendus par des troupes dont la valeur et le nombre sont contestés.

Il apparaît donc que rien ne saurait s'opposer désormais à ce que Ferdinand de Bulgarie réalise son rêve le plus fervent : celui de pénétrer en maître et en souverain dans la mosquée de Sainte-Sophie.

La Grande Bataille continue

Vienne, 2 novembre. — Nazim Pacha n'avait été ni tué, ni fait prisonnier, contrairement aux bruits qui avaient couru et qu'il était impossible de contrôler. Aidé, d'ailleurs, par les divisions de réserve de Yenukaeui, qu'à tort aussi on avait dit décimées, il avait

EMILE VEDRINES
frère du célèbre aviateur, qui vient de s'engager dans l'armée serbe comme aviateur militaire

réussi à arrêter les fuyards et à se porter sur son aile droite, afin de sauver la route de Tchataldja.

La bataille, que l'on croyait terminée, a donc repris dans la journée d'hier; elle s'est poursuivie avec des chances diverses.

Les dépêches de Nazim Pacha ont retenu, et sans doute amplifié, les principales de ces chances, mais il semble qu'il a pu éliminer celles qui lui étaient contraires, encore que ces dernières l'emportassent sur les autres. Tout fait croire, en effet, que l'irrémédiable défaite, qui n'était qu'ébauchée hier, est aujourd'hui une réalité.

D'après les renseignements, parvenus ici, tant de Sofia et de Mustapha-Pacha, que de Constantza, et même de Constantinople, il semble, en effet, que la défaite de l'aile gauche turque, à Lule-Bourgas, ne peut plus faire aucun doute. La droite bulgare, qui tenait la ligne Démotica à Lule-Bourgas, a enfoncé cette aile et serait arrivée à Rodosto, sur la mer de Marmara, esquissant un grand mouvement tournant par Silivri-Kadero et Kadikeui, dans le dessein d'envelopper les restes de cette gauche.

Cependant, Nazim-Pacha avait résolu, avec les 120.000 hommes qu'il avait ressemblés, et dont faisaient partie les divisions de réserve de Yenikaoi, de faire un suprême effort contre les corps du général Dimitrief, formant l'aile gauche de l'armée bulgare. Cette gauche bulgare avait occupé et dépassé Bunarhissar, et heurté violemment, comme on sait, l'aile droite turque à visa, exécutant la feinte prévue qui avait amené Nazim à dégarnir son aile gauche et qu'il avait ainsi livrée à Ivanof.

SEPT CHARGES SUCCESSIVES

Les premières lignes turques avaient été culbutées par sept attaques successives, opérées avec un élan formidable. Cependant, les Turcs, grâce à leur réserve, avaient réussi à rétablir l'équilibre. C'est à ce moment qu'intervint Nazim, avec l'intention d'opérer, sur sa droite, un mouvement analogue à celui qu'opéraient les Bulgares à leur propre droite, et de lier parti avec les troupes turques débarquées à Midia, pour écraser Dimitrief et reprendre, avec Bunarhissar, la route de Kirk-Kilissé.

Les Bulgares se seraient ainsi trouvés adossés à leurs ailes. La nouvelle phase de la bataille s'engagea par un furieux assaut des Turcs, débarqués à Midia, et commandés par Torghout Chefket Pacha, contre les divisions commandées par le général Kutintchef. Bientôt les deux armées furent aux prises.

Un moment l'avantage fut aux Turcs qui réussirent à atteindre Bunarhissar, mais trois divisions bulgares vinrent renforcer le général Dimitrief.

Le choc fut rapide et brutal. Comprenant que la minute était décisive, les troupes bulgares s'engagèrent avec un ensemble merveilleux; les batteries de campagne s'avancèrent au grand trot; l'infanterie bulgare, admirablement soutenue par son artillerie, prit presque toutes les positions turques d'assaut à la baïonnette.

L'élan des troupes bulgares fut formidable.

A 400 mètres de l'ennemi, tous les régiments bulgares s'élançaient en une charge fantastique et sans cesser cependant de tirer, attaquaient les Turcs au couteau.

Un régiment qui s'était pas encore arrivé sur la ligne du feu, mais était désigné comme troupe de réserve, s'élança en poussant des cris sauvages, sur l'ennemi sans souci des commandements des officiers.

EN PLEINE RETRAITE!

Finalement les troupes turques durent céder et se retirèrent en bon ordre, d'après les uns, en déroute d'après les autres, sur la route de Sarai ou même sur Midia.

On dit que la gauche bulgare a pris Istrandza qui est à 65 kilomètres en avant de Bunarhissar dans la direction de Constantinople, qu'elle a pris Chorlu où se trouvait il y a trois jours le quartier général de Nazim Pacha et qu'elle menace Tcherkeskeui. Pourtant hier encore les télégrammes de Nazim Pacha étaient datés de Tcherkeskeui ou de Corlu, ce qui parait réduire l'avance formidable que l'on prête aux bulgares.

En tout cas, il parait indéniable que l'armée du général Sovos avance, que l'armée de Nazim Pacha recule. Telle est la seule certitude du moment.

Les lignes de Tchataldja

L'armée turque a commencé à préparer sa ligne de retraite à Tchataldja. Les travaux de défense s'effectuent en hâte le long des lignes de forts qui défendent Constantinople. Les Turcs arment ces forts avec des canons Krupp récemment envoyés d'Allemagne. C'est là sans doute qu'il opposeront à l'effort bulgare la résistance suprême.

Les prisonniers avouent que les canons les plus puissants n'ont pas de munitions ou manquent de pointeurs.

Les bulgares, au contraire, ont acheté en France des pièces de siège et les ont complétées au moyen de nombreux wagons-trucs pris à Lille et à Denain en vue du siège.

12.000 BLESSÉS TURCS ARRIVENT A CONSTANTINOPLE

Constantinople, 2 novembre, 11 heures du soir. — Le combat, qui dure depuis quatre jours sur la ligne de Lule-Bourgas-Visa, aurait cessé en raison de la fatigue des deux armées. Il semble avoir été très meurtrier. Cinq mille blessés arrivent cette nuit. Sept mille arriveront demain.

En Macédoine

PRISE DE STRUMITZA

Sofia, 2 novembre. — La colonne du général Todorof, qui s'avance à travers le district de Razlog, vallée de la Struma, et celle du général Kovatchef, venant de Nevrokop, vallée de la Mesta, ont opéré leur jonction.

On peut supposer qu'un plan est déjà concerté entre les alliés à l'égard de Salonique.

On confirme la prise de Strumitza, dans la vallée de la Struma.

COMBAT ENTRE TURCS ET MONTENEGRINS

Cettigné, 2 novembre, 4 heures soir. — Une bataille est engagée entre Turcs et Montenegrins, près Viscka. Les Turcs ont eu 80 morts et les Montenegrins 13.

La brigade Vassoïevitch, de l'armée du Nord, a attaqué les Turcs entre Ipek et Diakova. Les Turcs ont eu 60 morts et 80 blessés.

- Le prince Mirko a adressé une proclamation de félicitations aux troupes.

RENCONTRE ENTRE TROUPES TURQUES ET GRECQUES

Constantinople, 2 novembre. — La bataille est engagée entre les troupes turques et les forces grecques à Tofsin à l'ouest de Salonique. Elle a commencé à onze heures du matin. A l'heure où je vous télégraphie, les